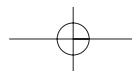




Sur la mer



Du même auteur

Le Secret du funambule
Milan, 1989

Le Bruit du vent
Gallimard Jeunesse, 1991
et « Folio Junior », n° 1284

La Lumière volée
Gallimard Jeunesse, 1993
et « Folio Junior », n° 1234

Le Jour de la cavalerie
Seuil Jeunesse, 1995
et « Points », n° P1053

L'Arbre
Seuil Jeunesse, 1996

Vie de sable
Seuil Jeunesse, 1998

Une rivière verte et silencieuse
Seuil, 1999
et « Points », n° P840

La Dernière Neige
Seuil, 2000
et « Points », n° P942

La Beauté des loutres
Seuil, 2002

Quatre soldats
Seuil, 2003
Prix Médicis 2003

Hubert Mingarelli

Sur la mer

ISBN 2-02-063961-0

© Hubert Mingarelli, novembre 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Nous avons appareillé, et le ciel était couvert. Le commandant n'était pas content à cause des bateaux qui rentraient de la pêche, parce qu'ils nous obligeaient à manœuvrer pour les éviter. Debout dans les barques, les pêcheurs nous faisaient des signes quand ils passaient sur notre travers. Ils nous montraient leurs prises. Ils balançaient de gros poissons au bout de leurs bras. Mais personne sur la passerelle n'osait répondre à leurs saluts à cause du commandant.

Nous avons laissé les barques de pêche derrière nous. L'odeur de la terre a disparu et nous avons allumé nos feux. Le lieutenant m'a envoyé à l'arrière vérifier s'ils fonctionnaient. J'y suis allé, et je suis resté là-bas un moment et j'ai regardé les lumières du port et de la ville, dans l'axe de notre sillage.

La mer et le ciel étaient noirs. La houle était longue et je ne voyais pas beaucoup de vagues. Je dormirais

bien cette nuit, après mon quart. Ma couchette se trouvait sous la ligne de flottaison, contre la coque, et à cet endroit la tôle était bombée. Lorsque la houle et les vagues venaient de travers, la coque faisait le creux en claquant si fort que c'était parfois difficile de trouver le sommeil. Elle claquait à intervalles réguliers, toutes les six ou sept secondes. La première fois que je l'avais entendue, j'avais eu peur parce que je ne savais pas ce que c'était. À présent je commençais à m'y faire. Il y avait beaucoup de bruits différents à bord et on finissait par s'habituer à tous.

Lorsque je suis revenu à la passerelle, le commandant était en train de demander au lieutenant ce que faisaient ces gars penchés à l'avant pendant le poste de manœuvre. Le lieutenant a quitté la table à cartes, il est sorti sur l'aileron à bâbord et leur a gueulé de s'en aller de là. Les gars ont tout de suite filé. Ils sont passés en dessous de moi par les passes avant, et l'un d'eux m'a fait un bras d'honneur, comme si j'avais été le lieutenant.

Le commandant a demandé au lieutenant pourquoi bon Dieu ils n'étaient pas à leur poste de manœuvre, et qui ils étaient. Le lieutenant lui a répondu qu'il n'avait pas réussi à les reconnaître à cause de la nuit,

mais qu'il se renseignerait. Le commandant lui a dit de faire attention la prochaine fois. Moi je les avais reconnus malgré la nuit. C'étaient Soderball, Touileb et Dedeken. C'est Touileb qui m'avait fait un bras d'honneur.

Le lieutenant est venu sur mon aileron et je me suis poussé pour lui laisser la place devant le compas. Il a pris un relèvement sur un feu à deux éclats blancs, mais il était troublé par la remarque du commandant. Il n'arrivait pas à prendre son relèvement. Il a dû s'y reprendre à deux fois. Il est rentré dans la passerelle et s'est penché sur la carte. Il a allumé la lumière rouge au-dessus et il a rapporté le relèvement sur la carte. Puis, toujours penché, il a donné un cap au barreur. Le barreur a répété le cap à voix haute, et tout de suite après on a senti qu'on virait lentement de bord. Je me suis penché sur le bord de l'aileron et j'ai regardé la courbe du sillage derrière nous.

Tous les feux de la terre ont tourné dans la nuit et ont disparu. On a annoncé la fin du poste de manœuvre dans les haut-parleurs, et puis l'appel du premier quart. J'étais du deuxième quart et il ne

commençait qu'à minuit. J'ai quitté la passerelle et je suis descendu dans le poste d'équipage. J'étais le premier arrivé. Le chien Giovanni était couché sous la table. Il a levé la tête vers moi quand il m'a vu, et il a agité sa queue.

– Alors, Giovanni, je lui ai dit.

Il avait bien fait de ne pas me suivre sur la passerelle, ce soir. Le commandant m'aurait fait des histoires. Ou alors il en aurait fait au lieutenant qui m'en aurait fait ensuite, parce que c'était rare que le commandant s'adresse directement à nous. Et à l'un ou à l'autre j'aurais répondu que ce n'était quand même pas de ma faute s'il me suivait partout. D'habitude le commandant ne disait rien sur Giovanni. Il faisait toujours comme s'il ne le voyait pas. On ne pouvait pas savoir ce qu'il pensait de lui. Mais ce soir, j'étais sûr qu'il aurait dit quelque chose parce qu'il était contrarié à cause des barques de pêche, et qu'il était toujours tendu quand on appareillait.

Je suis allé m'asseoir sur le bord de ma couchette en me demandant si j'allais dormir un moment avant de prendre mon quart. Mais tous les gars du poste allaient bientôt descendre à leur tour et feraient du bruit. Et ensuite ceux qui prenaient le quart à minuit

comme moi auraient envie de jouer aux cartes. Ils feraient encore plus de bruit et la lumière resterait allumée, et personne n'oserait rien dire. Ceux qui jouaient aux cartes avaient plus de droits que ceux qui voulaient dormir. Souvent je me pensais que le temps passerait plus vite si je jouais aux cartes avec les autres, que les jours passeraient plus vite, que la vie serait plus facile à bord, mais je n'aimais pas ça, jouer aux cartes.

J'ai décidé de ne pas dormir, et d'attendre minuit allongé sur ma couchette en gardant les yeux ouverts. Giovanni est venu s'allonger à côté de moi et je l'ai caressé. Il avait une cicatrice au-dessus du museau et une autre près de l'œil. Je les connaissais bien toutes les deux, c'est moi qui l'avais soigné.

Puis soudain ça m'a paru long d'attendre jusqu'à minuit. Giovanni s'est mis sur le flanc et j'ai arrêté de le caresser. J'ai pris une cigarette et je me suis allongé en laissant le rideau ouvert devant la couchette. Je le laissais ouvert quand j'étais seul dans le poste. J'ai fumé ma cigarette les yeux sur la couchette du dessus. C'était celle de Bocchi. Elle était comme la mienne. Même matière, même couleur, une toile tendue à un cadre métallique par un bout en

nylon. Il y avait comme ça trois couchettes superposées par travée, et six travées.

Il y a eu un grésillement dans le haut-parleur et j'ai cru qu'il allait y avoir une annonce. Alors j'ai eu peur que ce soit pour moi, qu'on m'appelait à cause de Giovanni qui avait pissé ou chié quelque part. Mais finalement il n'y a pas eu d'annonce. L'unique lampe du poste a faibli, puis elle a brillé à nouveau. Elle était orange et elle éclairait assez peu. Giovanni s'est redressé puis s'est recouché en dirigeant sa tête vers moi.

Le chien Giovanni était depuis longtemps à bord. Personne ne pouvait dire depuis combien de temps, car nous avions tous embarqué après lui. Tout ce que nous savions, c'est qu'il portait le nom de celui qui dormait dans ma couchette avant moi, que tous les deux étaient toujours ensemble à cette époque-là, et que c'était devenu pour ainsi dire son chien. Puis, lorsque le vrai Giovanni avait débarqué, le chien avait gardé son nom. Tout le monde l'appelait maintenant Giovanni.

Lorsque j'avais embarqué, il n'y avait que cette

couchette de libre, et c'était celle du chien Giovanni. Nous l'avions partagée pendant deux mois. Il m'avait bien souvent empêché de dormir. Mais je n'osais rien dire car le chien Giovanni semblait sacré pour tous ceux du poste. Tout le monde considérait que c'était sa couchette et non la mienne. Hatt surtout, qui était le plus ancien après Giovanni. D'après lui, l'ancienneté du chien à bord le plaçait au-dessus de moi.

Giovanni dormait à mes pieds, directement sur la couverture, et j'étais obligé de replier les jambes. Parfois, en descendant du quart, je le trouvais allongé sur l'oreiller. J'étais obligé de le pousser au fond de la couchette pour avoir de la place. En essayant de dormir je me demandais comment le vrai Giovanni faisait, lui, avec son chien, par exemple comment il mettait ses jambes. Je nous comparais souvent, tous les deux.

Alors le vrai Giovanni avait commencé à devenir important pour moi. C'était arrivé à force de me demander qui il était. À chaque question à son propos, j'avais une réponse qui le grandissait. Et même souvent je me sentais triste parce que je me l'imaginais se souvenant de son chien du temps où il était encore ici avec lui. Un jour j'ai été tout à coup si triste que je me suis levé et que j'ai cherché le chien Giovanni

du regard. Je voulais aller avec lui sur la plage arrière pour nous promener. Comme si je désirais montrer au vrai Giovanni que je m'occupais de son chien. Mais il n'était pas dans le poste, il devait être déjà dehors sur le pont. Je me suis recouché et j'ai eu honte d'être aussi triste pour quelqu'un que je ne connaissais pas. Et depuis ce jour-là, j'ai essayé d'arrêter de penser au vrai Giovanni, de m'imaginer qui il était.

Puis un jour, finalement, il m'a semblé que j'étais suffisamment ancien à bord pour décider que maintenant Giovanni dormirait par terre. Ça a été difficile au début. Pas à cause de Hatt ou d'autres gars du poste, mais à cause de Giovanni. Il était tellement habitué à dormir sur la couchette qu'il ne comprenait pas pourquoi je lui donnais des coups de pied à présent. Je le chassais, mais il revenait. Alors je l'engueulais et je le tirais par le cou. Il tombait de la couchette et je pensais qu'il avait compris finalement. Mais quand je rentrais de mon quart, je le trouvais encore couché sur la couverture. J'ai tenu bon et il a fini par comprendre. J'ai eu enfin la couchette pour moi tout seul. J'ai pu déplier mes jambes. Personne dans le poste n'y a trouvé à redire, pas même Hatt, et j'ai regretté de ne pas l'avoir fait plus tôt.

Mais Giovanni, depuis, s'était lié à moi sans que je l'aie voulu. Je crois qu'il me considérait comme son maître parce que nous avions dormi ensemble. J'avais remplacé le vrai Giovanni. Mais sans le vouloir. Parce que, si on m'avait demandé si j'avais envie de remplacer le vrai Giovanni, j'aurais répondu non. S'il y avait eu une autre couchette libre le jour où j'avais embarqué, je l'aurais prise, nous n'aurions pas dormi ensemble et j'aurais eu la paix. Parfois j'aimais un peu l'avoir avec moi, mais le plus souvent non. C'était trop d'embêtements. Quand, dans les haut-parleurs, on me demandait, je savais déjà que c'était à cause de Giovanni. Il avait chié quelque part et c'était moi qu'on appelait pour nettoyer. Alors j'y allais et Giovanni venait avec moi. Je ramassais ce qu'il avait fait et j'allais le jeter par-dessus bord. Et si nous croisions quelqu'un dans les coursives, j'avais le droit à des plaisanteries sur ce que je tenais dans la main avec un papier. Moi je me retournais contre Giovanni, je lui lançais des coups de pied, mais il avait appris à les éviter. Alors je l'engueulais, je lui disais que j'en avais assez de faire ça. Mais ça ne l'empêchait pas de continuer à me suivre partout.

Quand nous étions à quai et que Giovanni s'était

battu avec un autre chien de l'arsenal, le premier du bord qui le trouvait l'emmenait à l'infirmierie, mais c'était moi ensuite qu'on appelait pour le soigner parce que le second maître infirmier ne voulait pas le faire. Il disait qu'il n'était pas vétérinaire. Je me pensais qu'il l'était quand même un peu plus que n'importe qui à bord. Lorsque j'arrivais, Giovanni était couché dans un coin de l'infirmierie, tout couvert de plaies. Il avait l'air content de me voir. L'infirmier avait déjà sorti de quoi le désinfecter. Il s'asseyait sur le coin de sa table et il me regardait faire sans m'aider. En plus il était furieux contre moi. Il ne voulait plus voir Giovanni ici. Je lui disais que ce n'était pas de ma faute s'il s'était battu, et que ce n'était pas moi qui l'avais fait venir ici. Il me répondait qu'il ne voulait pas le savoir, qu'il en avait rien à foutre du pourquoi du comment. Giovanni me regardait et regardait l'infirmier pendant que je le soignais. Je ne disais plus rien. J'essayais de faire attention à ce que je faisais. Je lui passais de la teinture d'iode et de la poudre antiseptique. Je ne lui mettais pas de pansements ni de bandes, parce que l'infirmier ne voulait pas. Ensuite je l'emmenais avec moi dans le poste. Je le portais dans mes bras, et, dans les coursives, tous

ceux que nous croisions avaient quelque chose à dire et des questions à poser :

- Qu'est-ce que t'as ?
- Alors, Giovanni, qu'est-ce qui t'arrive ?
- D'où tu viens, Giovanni ?

Les questions s'adressaient à lui alors je n'y répondais pas. De toute façon tout le monde avait bien compris qu'il venait de se battre dans l'arsenal.

Quand nous arrivions dans le poste d'équipage c'était la même chose, tout le monde se mettait à lui parler. Je l'installais devant ma couchette et j'allais lui chercher de l'eau. Ensuite je retournais à l'infirmierie nettoyer tout le coin où il avait saigné, sous le regard de l'infirmier qui n'avait rien à faire de toute la journée. Il me disait que la prochaine fois ce serait moi qui achèterais la teinture d'iode et la poudre antiseptique, avec mon argent. Et je pensais peau de balle. Quand je revenais dans le poste, Giovanni dormait, et plus personne ne s'occupait de lui et lui parlait. Ils jouaient aux cartes.

Dans le fond j'étais content de l'avoir soigné. Mais sur le moment je n'aimais pas ces histoires avec l'infirmier, toutes ces choses qu'il me disait. La première nuit ça sentait la poudre antiseptique près de ma couchette.

Quand il était guéri, Giovanni retournait se battre dans l'arsenal. Je ne savais pas comment je pouvais faire pour l'en empêcher. Je ne pouvais pas surveiller l'échelle de coupée toute la journée pour lui interdire de descendre à terre. Parfois je me disais qu'un de ces jours l'infirmier allait débarquer et que son remplaçant accepterait de soigner les chiens. Je me disais qu'un jour je n'aurais plus tous ces embêtements.

J'avais dormi avec Giovanni pendant deux mois, et à présent on considérait que c'était normal que je m'occupe de lui. Et c'était trop tard maintenant pour dire que ce n'était pas une raison. Nous étions nombreux à bord, et si chacun avait bien voulu faire une petite chose pour lui, j'aurais été tranquille. Heureusement encore qu'il avait déjà un nom. Sûrement qu'alors on lui aurait donné le mien.

Quand j'ai entendu les gars descendre, revenant de leur poste de manœuvre, j'ai tiré le rideau de ma couchette et j'ai écouté ce qu'ils disaient. C'est Mayer qui a commencé à parler le premier, tandis que Giovanni soulevait le rideau avec sa tête, et que je le repoussais. Il a recommencé et je l'ai encore

repoussé et en lui disant de foutre le camp maintenant. Et Mayer disait qu'il avait réussi à fumer une cigarette pendant le poste de manœuvre. Je me demandais comment il avait fait. Sans doute que son poste était à l'abri des regards. Personne ne mettait en doute qu'il l'ait fait. Mayer faisait toujours des choses extraordinaires. À bord, mais au bordel également. À bord par exemple, il était capable de dormir pendant tout son quart de nuit sans que l'officier de navigation s'en aperçoive. Je l'avais vu de mes propres yeux dormir sous la table à cartes. Et au bordel, Mayer arrivait si bien à discuter avec tout le monde et avec toutes les femmes qu'il couchait parfois avec l'une d'elles sans la payer. Ça également je l'avais vu.

C'est alors que Bocchi a dit que lui aussi avait déjà fumé pendant le poste de manœuvre.

– Tu as fait ça, Bocchi ? a demandé Mayer.

– Oui.

– Ta gueule, Bocchi ! lui a dit Mayer, c'est pas vrai.

– Si, je l'ai fait.

Plusieurs voix sont montées pour dire à Bocchi de fermer sa gueule. Je ne le croyais pas non plus. Et même s'il avait réussi à le faire, ça n'aurait intéressé personne. Parce que Bocchi avait sa place dans le

poste uniquement quand il jouait aux cartes, parce qu'il jouait bien. Le reste du temps, tout le monde le méprisait. Quand la partie était finie, c'était fini pour lui aussi, il se retrouvait aussi seul qu'avant d'avoir commencé à jouer. Pour avoir sa place dans le poste, il aurait fallu qu'il joue toute la journée.

Il lui arrivait de crier pendant son sommeil. On ne comprenait pas ce qu'il criait. C'étaient des mots qui n'existaient pas. Mais une nuit il a appelé deux fois sa mère. Ça a éclaté au-dessus de moi et j'ai eu peur, tellement c'était fort. Je sais que nous étions nombreux à l'avoir entendu. Tout le monde a continué à le mépriser après cette nuit-là, mais personne ne lui a jamais fait d'allusion à propos de ce qu'il avait dit deux fois. Je crois que ça avait troublé tout le monde. Alors que d'habitude il y avait toujours quelqu'un qui lui reprochait d'avoir encore gueulé la nuit. Bocchi disait qu'il ne s'en souvenait pas. Mais il était content que quelqu'un s'adresse à lui personnellement, même si c'était pour râler. Son visage s'éclairait et il demandait si quelqu'un avait compris ce qu'il avait dit. Tout le monde lui répondait que c'était des conneries incompréhensibles. Il demandait si on s'était marré, et on répondait que non et

qu'il arrête maintenant de gueuler la nuit. Il insistait, il posait la question directement à Hatt qui était le plus ancien et le plus respecté de notre poste. Hatt ne prenait pas la peine de lui répondre.

Il ne me le demandait pas à moi personnellement. Pourtant je dormais en dessous de lui. Si ça avait eu un sens ce qu'il criait, j'aurais été le mieux placé pour le comprendre. Parfois, allongé sur ma couchette, je regardais au-dessus de moi la toile déformée par le dos de Bocchi, et je ricanais en moi-même : alors petite maman de Bocchi, tu crois sûrement que tout se passe bien pour lui ici, tu crois certainement à ce qu'il te raconte quand il t'écrit. Ah pauvre petite maman de Bocchi, que je me ricanais.

Quand il jouait aux cartes, Bocchi s'adressait à ses partenaires gentiment, comme si une amitié les liait. Comme s'il avait embarqué à bord le même jour qu'eux. Il détendait ses jambes sous la table d'une manière décontractée. Il offrait des cigarettes pendant le jeu. Et ensuite il attendait que quelqu'un d'autre donne du feu. Il voulait faire comme s'il existait un partage naturel autour de la table. Il lui arrivait ainsi de laisser un paquet de cigarettes pendant une partie. Et tout ce qu'il obtenait en échange,

c'était qu'on lui ait donné trois ou quatre fois du feu. Après tout, et à présent j'y pense, peut-être ne jouait-il pas aussi bien qu'on le disait, et qu'on l'appelait pour jouer simplement à cause de toutes les cigarettes qu'il offrait.

Dans le haut-parleur, soudain, ils ont annoncé une alerte incendie dans une soute des machines. Il y a eu un silence et le haut-parleur a redonné l'alerte. Puis la voix a dit qu'il ne s'agissait pas d'un exercice, et mon cœur a battu, parce que c'était la première fois que j'entendais que ce n'était pas un exercice, et parce que je me suis souvenu que j'étais de service de sécurité jusqu'à minuit. Je me suis levé et j'ai couru avec Hatt et Lining vers le local incendie pour m'habiller. Le local était situé à l'avant, près du poste, et nous sommes arrivés vite, avant les autres. Il y avait déjà là le premier maître de la sécurité qui nous a dit de nous dépêcher et qui a aidé un gars à mettre son fenzy. J'étais en train d'enfiler le mien et je me demandais ce qui nous attendait dans la soute, je n'avais jamais vu un vrai feu. Quand chacun de nous a été prêt, nous avons commencé à courir dans les coursives, précédés

par le premier maître. Tout le monde s'écartait devant nous. Personne ne se moquait de nous cette fois, pas comme lors des exercices. J'étais derrière le premier maître et il n'arrêtait pas de se retourner et de nous dire de nous dépêcher. Je reconnaissais le souffle de Hatt dans mon dos. Je commençais à transpirer dans ma tenue et dans mes bottes, et mes cheveux collaient à mon front. Nous sommes passés en courant devant l'infirmerie, et l'infirmier était là et il nous a encouragés. Ensuite nous avons descendu une échelle presque à la verticale et j'ai failli tomber. Nos équipements étaient trop larges et pas souples du tout, et le fenzy était lourd et nous tirait en arrière. Deux autres ont failli aussi tomber, et ils ont commencé à se le reprocher l'un à l'autre. Le premier maître a crié de la fermer.

Nous avons continué à courir et il y a eu une deuxième échelle. De temps en temps je me retournais pour voir derrière moi. Les yeux de Hatt lui sortaient de la tête derrière son masque.

Quand on est arrivés au-dessus de la soute, la trappe était ouverte, mais on ne voyait pas de fumée. Le premier maître a crié pourtant de dérouler les lances. Alors plusieurs mécaniciens sont apparus du fond de

la soute avec de grands sourires, et le premier maître leur a demandé ce qu'il se passait là-dedans. Ils lui ont répondu que c'était fini parce qu'ils avaient eux-mêmes éteint le feu avec des extincteurs. Quelqu'un a soulevé son masque et a demandé ce qu'on faisait maintenant. Le premier maître nous a dit de ne pas bouger. Il est descendu dans la soute et on l'a attendu pour savoir. Hatt et Lining ont retiré leur masque et ont discuté. Celui qui avait demandé ce qu'on faisait maintenant s'est accroupi et il a examiné son masque. J'ai gardé le mien et il commençait à y avoir des gouttes d'eau qui se formaient et coulaient sur la vitre.

Puis le premier maître est remonté, il nous a regardés et nous a dit que nous pouvions partir à présent, et de ne pas ranger nos équipements n'importe comment. Un instant après il est parti avec l'air déçu. On s'est penchés pour voir l'intérieur de la soute de nos yeux, et les mécaniciens se sont mis à nous insulter. Puis à nous demander ce qu'on foutait là, et qui pouvait compter sur nous. Et ceci et cela. Personne n'a rien dit. Nous autres de la passerelle et des transmissions craignons trop les mécaniciens pour leur répondre quoi que ce soit. Tout le monde à bord les craignait. Les mécaniciens étaient plus forts et plus importants que

quiconque à bord. Ils étaient entre eux et ils se tenaient les coudes. Celui qui n'était pas mécanicien ne pouvait pas avoir un ami parmi eux. Ça ne serait venu à l'esprit de personne de descendre aux machines et de discuter avec eux. Et je suis sûr que la plupart d'entre nous n'avaient jamais vu les machines. Les mécaniciens, eux, se promenaient où ils voulaient. Ils étaient chez eux partout. Ils étaient plus respectés par leurs officiers que nous l'étions par les nôtres.

Ils nous insultaient encore quand on a annoncé la fin de l'alerte incendie dans le haut-parleur. J'ai ôté mon masque et on est partis. Il commençait à y avoir de la gêne et on a marché en se tenant aux mains courantes. J'étais entre Hatt et Lining. Personne n'a rien dit jusqu'à l'infirmerie. L'infirmier était encore là et il nous a demandé comment ça s'était passé en bas. On lui a répondu sans s'arrêter de marcher que ça s'était bien passé et que c'était fini. Il nous a demandé si ça avait été difficile et on lui a répondu non.

Ils avaient commencé à jouer aux cartes quand on est redescendus dans le poste. Mayer a demandé comment ça s'était passé en bas dans la soute. Hatt et

Lining ont essayé de parler avec naturel. Mais ça devait être dur parce qu'ils savaient que j'étais là. Car tous les deux me méprisaient, et ils venaient de se faire insulter devant moi par les mécaniciens.

J'ai enjambé Giovanni qui dormait, et je me suis allongé. J'ai fermé le rideau à moitié. Bocchi ne jouait pas aux cartes ce soir. Il a bougé sur sa couchette et sa tête est apparue à l'envers au-dessus de moi. Il m'a regardé sans rien dire.

– Qu'est-ce que tu veux, Bocchi ? j'ai demandé.

– Rien, il a dit.

Il a regardé Giovanni et il l'a appelé :

– Hé, Giovanni !

Je lui ai demandé de le laisser tranquille parce qu'il allait le réveiller. Il a retiré sa tête et l'a reposée sur sa couchette. Mais un peu après il m'a questionné à propos de l'alerte incendie. Je lui ai dit que ça s'était passé comme Hatt et Lining l'avaient raconté. Ensuite je me suis allumé une cigarette. La tête de Bocchi est réapparue au-dessus de moi, et il m'a demandé de quel quart j'étais cette nuit. Je lui ai répondu que j'étais du deuxième quart. Puis il m'a demandé si je savais où nous allions et je lui ai répondu non, et que de toute façon ça m'était égal.

Ensuite il ne m'a plus posé de questions et je l'ai entendu s'allumer une cigarette. J'avais les yeux sur la toile de sa couchette. À la forme qu'elle avait, je savais qu'il s'était allongé sur le côté. Il avait envie de parler avec moi ce soir. Mais moi ça ne me disait rien. J'ai tiré complètement le rideau, et j'ai pensé à des choses qui ne concernaient plus ni lui, ni Giovanni, ni personne du bord.

Je me suis endormi sans le vouloir et, quand j'ai ouvert les yeux, je ne savais plus très bien où j'étais. Mais je suis revenu assez vite à bord. J'ai regardé ma montre pour savoir combien de temps j'avais dormi et combien il m'en restait encore avant de monter à la passerelle prendre mon quart. Ma montre était suspendue à droite sous mon cendrier et je n'ai eu qu'à bouger les yeux pour lire l'heure.

J'avais bien organisé ma couchette. À partir du jour où Giovanni n'avait plus dormi avec moi, j'avais eu envie de la rendre agréable en accrochant autour de moi ce qui me plaisait et ce que je trouvais utile. Ce que j'aimais le plus, c'était un dessin comique que j'avais trouvé sur une carte marine.

Quelqu'un de la passerelle avait dû le dessiner pour se passer le temps. Il représentait quatre porteurs noirs marchant en file indienne derrière un homme blanc. Ils avaient tous un énorme tas de bagages sur la tête, sauf l'homme blanc bien sûr. J'avais découpé le dessin en douce et caché la carte sous les autres. La première fois que je les avais vus, ces Noirs marchant tout seuls au milieu de l'océan avec l'homme blanc devant eux, j'avais beaucoup ri.

J'avais également une photographie de moi à côté d'une femme énorme qu'on avait rencontrée un jour. Nous étions quatre ce jour-là, et chacun de nous a voulu se faire photographier à côté d'elle en lui tenant la taille. C'était moins comique que les porteurs noirs, mais c'était drôle quand même parce que la femme et moi, on souriait tous les deux comme si on s'aimait. Sauf qu'en réalité, elle et moi on ne souriait pas pour les mêmes raisons.

J'avais une autre photographie que le vrai Giovanni avait laissée accrochée avant de débarquer, et je l'avais gardée. Elle représentait un autobus rouge roulant dans la campagne. Et puis j'avais un cendrier fixe. C'était une boîte qui avait contenu des fusibles, et que j'avais fixée à la cloison. Au-dessus du cen-

drier, il y avait la photographie d'une fille tirant de l'eau d'un puits. Elle portait une robe ancienne, ses épaules et ses chevilles étaient nues. Il y avait des collines au fond qui étaient dans le brouillard. Quand je posais une cigarette dans le cendrier, la fumée montait devant la fille. Alors on aurait dit que le brouillard était descendu des collines jusqu'à elle.

Je n'avais plus envie de rester là pour attendre mon quart. J'ai décroché ma montre et je me suis assis au bord de la couchette. Giovanni a ouvert les yeux et il m'a regardé. Bocchi a ouvert son rideau et, quand il a vu que Giovanni était réveillé, il lui a parlé. Il lui a demandé comment ça allait et s'il allait monter au quart avec nous. Il lui a dit qu'il pouvait venir sur l'aïleron avec lui. Giovanni remuait la queue pendant que Bocchi lui parlait. Et de la couchette au-dessus de celle de Bocchi, Schaaf a aussi sorti la tête, et il s'est mis lui aussi à parler à Giovanni. Il lui a dit les mêmes choses stupides que Bocchi. J'étais en dessous de tous les deux, j'écoutais tout ça et je voyais la queue de Giovanni bouger. On avait l'impression, à les entendre, que c'étaient eux qui s'occupaient de

Giovanni, le soignaient et nettoyaient quand il avait chié quelque part. Schaaf lui parlait encore plus stupidement que Bocchi. Puis tout doucement j'ai compris que les mots de Schaaf s'adressaient à Bocchi. Il parlait à Giovanni, mais je venais de comprendre que c'était Bocchi qui était visé. Il se foutait de lui à travers Giovanni. Pauvre petite maman de Bocchi, tout le monde manquait de bonté à bord.

À propos de Schaaf, il dormait les yeux ouverts. C'est Mayer qui l'avait découvert un jour. Il nous avait appelés et on s'était hissés pour le voir. Schaaf était allongé sur le dos dans sa couchette, les yeux grands ouverts, sans expression, et Mayer lui avait demandé alors si c'était vrai que sa mère était une putain. C'était étrange d'entendre dire cela à quelqu'un qui avait les yeux ouverts, et cependant ne réagissait pas. C'était vraiment très étrange.

J'ai mis la montre à mon poignet, j'ai pris un biscuit de mer et je suis sorti du poste. Giovanni aussitôt s'est levé et m'a suivi. Je l'ai aidé à monter l'escalier. Les marches métalliques n'étaient pas pratiques pour lui, il glissait dessus. Il lui arrivait de rester les

pattes de devant sur une marche et celles de derrière sur la marche de dessous, et de ne plus oser bouger. Et on pouvait toujours l'appeler, il restait comme ça, en regardant en haut de l'échelle. Alors il fallait le tirer par le collier.

J'ai remonté la coursive vers l'arrière et je suis sorti à tribord. Dehors, il y avait la même lumière voilée que dans la coursive. Un peu moins orangée seulement parce que la lune était blanche.

J'ai voulu aller à l'arrière, mais j'ai entendu qu'on y discutait, alors je suis resté là. Un moment debout, puis je me suis assis contre le roof. Il avait gardé la chaleur de l'après-midi et j'ai eu chaud dans le dos. Giovanni est allé voir vers les voix. Il est vite revenu et il s'est couché à côté de moi. J'ai mangé mon biscuit de mer, ensuite je me suis allumé une cigarette. Je l'ai fumée en attendant que les types à l'arrière s'en aillent, parce que j'aimais bien être seul à l'arrière. J'entendais les machines, l'eau contre la coque et les voix à l'arrière. Et de temps en temps une voix qui provenait de la passerelle.

C'est drôle, mais je n'avais jamais la même impression ici à tribord qu'à bâbord. Pourtant ce qu'on voyait était pareil des deux côtés, c'était tou-

jours la mer. Mais j'avais une impression différente et je ne savais pas pourquoi. À tribord, quand je regardais devant moi, je sentais que nous étions au large et que tout était vaste. Et j'avais en plus l'impression d'être à l'extérieur du bateau et de faire partie du large. Mais quand je voyais la mer depuis bâbord, elle me paraissait moins vaste, et là, je faisais partie du bateau.

J'ai compté à mi-voix mes cigarettes, et je n'en avais plus beaucoup. Giovanni a cru que je lui parlais et il a levé la tête. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il m'a regardé et je lui ai demandé pourquoi il n'allait pas dormir avec Hatt, ou Mayer ou Lining, et pourquoi j'avais tous ces embêtements avec lui. Sa langue pendait et des gouttes de salive sont tombées sur moi. Je l'ai poussé et je me suis essuyé. Il a voulu revenir et je l'ai retenu avec le pied. Il m'a regardé en clignant des yeux. Ma chaussure appuyait sous son cou pour l'empêcher de revenir. Alors au bout d'un moment il a compris et il s'est assis, mais j'ai gardé mon pied appuyé contre son cou pour le garder à distance. Et j'ai été triste soudain. Sans m'en rendre compte je m'étais mis à penser au vrai Giovanni. Alors j'ai replié ma jambe pour laisser s'ap-

procher Giovanni. Il a posé sa tête sur ma cuisse. J'ai fermé les yeux et j'ai pensé que le pire des embêtements que j'avais avec lui, ce n'était pas de le soigner et de nettoyer quand il avait chié dans les coursives, c'était de me sentir coupable à cause du vrai Giovanni.

Tout d'un coup, j'ai eu une idée que j'ose à peine dire parce que tout simplement elle était ridicule. J'en ai même souri et j'ai dit à Giovanni qu'à cause de lui j'avais des idées ridicules.

Là-dessus j'ai entendu les gars arriver de l'arrière en discutant. Ils sont passés devant moi en enjambant Giovanni et sont allés vers l'avant. Ils se sont arrêtés sous l'aileron de la passerelle, se sont accoudés aux filières et ont parlé entre eux. Je ne voulais pas donner l'impression d'avoir attendu pour prendre la place à l'arrière, je suis resté assis où j'étais encore un moment. L'un d'eux s'est retourné vers moi et m'a demandé si j'avais une cigarette. Je lui ai répondu en touchant mes poches que je les avais laissées dans le poste.

Un instant après je me suis relevé et je suis allé à l'arrière m'asseoir sur le chaumard. Je me mettais souvent là, je tournais le dos au bateau et, lorsque je restais assez longtemps, je pouvais dire ce que valait

celui qui était à la barre. C'était assez simple. Si le sillage était une ligne droite pendant plus d'un quart d'heure, c'est qu'il était habile. Si ce n'était pas une ligne droite, c'est qu'il ne valait rien comme barreur. Mais peut-être aussi qu'il valait quelque chose, mais qu'il discutait tout en barrant, et que ça l'empêchait de se concentrer sur le compas.

Nous devons avoir fait une vingtaine de milles au moins, parce qu'on ne voyait plus les lumières de la côte. Giovanni s'était couché contre le chaumard. Un instant après il s'est relevé et m'a regardé.

– Qu'est-ce que tu veux ? je lui ai demandé.

En entendant le ton de ma voix il a remué la queue. J'ai continué sur le même ton pour la voir faire des vrilles.

– Hein, Giovanni, qu'est-ce que tu veux ?

Il a fait les vrilles avec sa queue, et il s'est mis en plus à aboyer. Il voulait que je me lève pour courir avec lui sur la plage arrière. Nous le faisons quelquefois quand nous étions à quai. Mais là, en mer, ça me faisait peur. Je craignais toujours de glisser et de tomber par-dessus bord, et de mourir en voyant les feux du bateau s'éloigner.

Giovanni continuait d'aboyer pour que je me lève.

Finalement, comme je ne bougeais pas, il s'est assis, mais il a continué à me regarder, et sa queue à bouger, comme si elle balayait le pont.

Cette idée ridicule de tout à l'heure est revenue, celle concernant le vrai Giovanni. Je ne sais pas pourquoi, mais elle m'a paru moins ridicule cette fois. Je me suis redemandé pourquoi le vrai Giovanni n'écrirait pas à son chien ? Il mettrait Giovanni sur l'enveloppe, le nom de notre bateau et l'adresse de l'arsenal, et c'est naturellement à moi que l'on donnerait la lettre. J'en étais certain. Dedans il aurait écrit des expressions qu'il avait l'habitude de lui dire quand ils étaient ensemble à bord. Uniquement ces expressions. Qui peut dire alors que Giovanni ne s'en serait pas rappelé si je les lui avais lues ? Il aurait eu l'impression d'avoir devant lui le vrai Giovanni, et ça l'aurait rendu heureux. Et moi, par la même occasion, je me serais senti moins triste et moins coupable en pensant au vrai Giovanni. C'était loufoque, mais personne ne peut assurer que ça l'était complètement.

Un peu après le vent s'est levé. Il est arrivé de l'ouest tout d'un coup et il a forcé. Giovanni est venu se coucher du côté protégé du chaumard. Ma vareuse s'est gonflée. Je me suis dit que je ferais bien d'aller manger un autre biscuit de mer pour me caler le ventre tout de suite, et d'en emporter plusieurs à la passerelle pour le quart. Ils n'avaient pas beaucoup de goût pour des biscuits et ils donnaient soif, mais ils étaient consistants. Tout le monde à bord s'en servait pour se remplir le ventre rapidement. Je ne le savais pas au début. J'avais souvent eu l'impression, en vomissant l'estomac vide, que l'intérieur de mon corps allait sortir par ma bouche et que j'allais mourir. C'était une douleur effrayante.

Il était bientôt minuit, et la houle a commencé à se former quand j'ai quitté l'arrière pour redescendre dans le poste. Giovanni marchait de travers dans la coursive, et moi je m'appuyais aux cloisons. Je n'avais pas encore de nausée, mais j'étais pressé d'aller manger d'autres biscuits. L'odeur du gas-oil était forte, et je commençais à avoir beaucoup de salive dans la bouche.

Giovanni a failli tomber en descendant l'échelle du poste. Hatt la montait à ce moment-là, il a réussi à le

rattraper et il lui a dit de faire attention. Hatt prenait toujours le quart un peu avant nous parce qu'il avait davantage de consignes à prendre. Je trouvais que c'était bien d'être du même quart que Hatt parce qu'il était le plus ancien dans le poste. Ainsi j'avais les mêmes heures que lui pour dormir. Personne n'osait faire de bruit. Tout le monde faisait attention au sommeil de Hatt parce qu'il était le plus ancien, et j'en profitais.

Je me suis assis au bord de ma couchette et j'ai mangé deux autres biscuits de mer. J'avais l'estomac calé. Mais j'avais soif à présent. J'ai mis quatre autres biscuits dans la poche pour le quart. Je me suis demandé si j'aurais des messages à envoyer cette nuit, ou si on m'enverrait veiller sur l'aileron. J'aimais mieux être sur l'aileron, même s'il y faisait plus froid et si on devait rester debout. Au moins là j'étais dehors. Et puis la nuit, ce n'était pas difficile de surveiller la mer. On ne se fatiguait pas la vue. Quand il y en avait, les lumières des autres bateaux se voyaient de loin. Il suffisait simplement d'avoir les yeux ouverts.

Et la nuit sur l'aileron, il y avait de temps en temps des discussions intéressantes. Elles l'étaient encore

plus quand le lieutenant avait envie de s'y mêler. Nous l'écoutions en hochant la tête dans la nuit. Nous étions souvent d'accord avec lui. Même à propos des plats que nous aimions manger. Je ne sais pas pourquoi mais nous parlions souvent de la nourriture pendant la nuit. Mayer avait demandé une fois au lieutenant si, au carré des officiers, ils mangeaient la même chose que nous. Le lieutenant lui avait répondu oui et qu'il n'y avait pas de raison pour qu'ils mangent autre chose que l'équipage. Mais on ne l'avait pas vraiment cru. Les ingrédients étaient peut-être les mêmes, mais la façon de les préparer ne l'était probablement pas. Le lieutenant avait vu qu'on ne le croyait pas vraiment et il avait ri. Mayer lui avait demandé ensuite si, quelquefois, le commandant mangeait au carré avec eux. Il nous avait répondu que ça arrivait. Mais nous avions aussi des sujets de discussion plus sérieux que les plats, surtout quand le lieutenant était là avec nous sur l'aileron. Nous aimions avoir son avis sur tout.

Il était l'heure, et je suis monté prendre mon quart. Dans la première coursive, la porte des lavabos claquait à cause du roulis. Giovanni a eu peur et il n'a pas osé entrer avec moi. J'ai bu dans ma main autant que

j'ai pu. Ensuite je me suis regardé dans la glace et je suis ressorti. Giovanni marchait devant moi en allant d'un coin à un autre des coursives, toujours à cause du roulis. Nous croisions ceux du premier quart qui descendaient se coucher.

La passerelle était plongée dans le noir. Il n'y avait que la faible lampe rouge au-dessus de la table à cartes, et le compas lumineux du barreur. Giovanni est sorti sur l'aileron le plus proche. Je suis resté dans un coin à l'entrée de la passerelle en attendant que mes yeux s'habituent à l'obscurité. Le second maître Glass est arrivé à son tour. Il est passé devant moi sans voir que j'étais là et il est allé directement vers le lieutenant.

J'ai commencé à distinguer les formes. Maintenant je voyais bien le barreur, et le dos et les coudes de Meschini. Il m'attendait pour s'en aller, mais je ne voulais pas le relever tout de suite. Je voulais aller respirer l'air dehors. Je suis passé derrière le barreur et j'ai pu sortir sur l'aileron à bâbord sans que Meschini me voie. Peu après Bocchi est arrivé pour relever le veilleur du premier quart. Ils se sont parlé un instant,

et le veilleur est parti. Bocchi m'a demandé si j'allais passer le quart ici avec lui et je lui ai répondu que je voulais seulement prendre l'air avant de relever Meschini. Il m'a demandé où était Giovanni et je lui ai répondu qu'il était probablement à tribord.

J'ai sorti la tête hors de l'aileron. Le vent m'a coupé le souffle, mais il m'a fait du bien. L'air que j'avalais était plein d'humidité et de sel. Bocchi s'est coincé dans un angle et a commencé son quart. Il a fait face à l'avant et n'a plus bougé. C'était un bon veilleur, plus sérieux que la plupart d'entre nous. J'avais déjà passé beaucoup d'heures et beaucoup de nuits ici avec lui. Il veillait toujours très bien. Il ne cherchait pas d'amitié, ici. Il n'offrait pas de cigarettes à tort et à travers. Ici, sur l'aileron, il était digne. Parfois je me pensais, petite maman de Bocchi, regarde-le ici sur l'aileron tandis qu'il veille, plutôt que dans le poste. Tu seras moins malheureuse.

J'avais bien respiré dehors. Je suis rentré dans la passerelle pour relever Meschini. Il a retiré ses écouteurs dès qu'il m'a vu. Il les a posés sur la planche des messages et il s'est levé. Il m'a dit qu'il n'y avait rien à envoyer pour le moment. Il m'a dit qu'il était fatigué et qu'il était content d'aller dormir. Puis il est

parti. Ce que j'aurais donné pour être à sa place ! Je me suis assis et j'ai regardé à ma gauche pour voir qui était le barreur cette nuit. C'était Dedeken. Il barrait debout et le cadran du compas l'éclairait légèrement.

J'ai posé devant moi mes cigarettes et mes biscuits, j'ai allumé ma petite lumière rouge et j'ai mis les écouteurs. Je n'avais rien à préparer, le crayon était taillé et il y avait suffisamment de papier sur la planche. Meschini avait dessiné des lignes de triangles et de carrés en haut sur la première feuille. J'ai tracé un trait en dessous, j'ai posé le crayon entre les cigarettes et la planche, et puis j'ai eu envie de parler.

J'ai retiré mes écouteurs et j'ai demandé à Dedeken comment ça allait. Il m'a dit qu'il était fatigué, et je lui ai répondu que moi aussi je l'étais, et que ça allait être long jusqu'à quatre heures. J'ai attendu qu'il reprenne sur un autre sujet. Mais il surveillait l'aiguille du compas, et il restait silencieux. Je lui ai demandé quel cap nous suivions. Il a regardé le cadran et il m'a dit au 270. Rien de plus. J'ai remis les écouteurs et j'ai regardé devant moi.

L'officier en second et le lieutenant étaient sous la lumière rouge qui leur éclairait les épaules. Hatt se trouvait près d'eux et avait les deux mains sur la

table à cartes. Le second maître Glass est venu lui parler et Hatt lui a fait oui avec la tête. Glass entamait son tour de passerelle pour voir si tout le monde était là. C'était à peu près tout ce qu'il ferait cette nuit, à part refaire un tour vers le milieu du quart.

L'officier en second a quitté la passerelle, et le lieutenant a dit assez fort pour que chacun de nous l'entende qu'il prenait le quart. Là-dessus Giovanni est venu se coucher contre les pieds de mon siège. Un moment après le second maître Glass s'est approché et il a failli marcher sur lui.

– T'es là Giovanni, il lui a dit.

C'est drôle, mais tout le monde disait tout le temps les mêmes choses à Giovanni. J'ai demandé à Glass s'il y aurait du travail pour moi cette nuit, des messages à envoyer. Il m'a dit qu'il n'en savait rien, et il m'a pris une cigarette. Je lui ai demandé si, dans ce cas, je ne pouvais pas basculer la radio sur le haut-parleur et aller veiller dehors avec Mayer ou Bocchi. Il m'a répondu que je devais voir ça avec le lieutenant. Je lui ai demandé s'il voulait bien lui en parler. Il m'a dit qu'il verrait et j'ai compris qu'il n'en ferait rien. Il m'a demandé du feu et il est parti fumer ma cigarette sur l'aile de Mayer.

J'ai remis les écouteurs et je n'ai rien fait pendant une dizaine de minutes, tournant uniquement le crayon dans mes mains. Ensuite j'ai essayé de dessiner les porteurs noirs de mémoire. Pour le premier, ça a été, mais j'ai commencé à avoir mal au cœur pendant que je dessinais le second et j'ai tout de suite arrêté. J'ai pris la moitié d'un biscuit de mer et je l'ai mangé en fermant les yeux. J'ai eu de la chance parce que c'est parti aussitôt, d'un seul coup, je n'ai plus eu la nausée. Giovanni a senti le biscuit et il en a voulu. Il s'est redressé, m'a regardé, et il a appuyé sa tête sur ma cuisse. Je lui en ai donné un peu parce que j'étais content de ne plus avoir mal au cœur. Il l'a avalé sans le mâcher. J'ai froissé le dessin que j'avais commencé et je l'ai jeté sous la table.

Giovanni voulait encore manger du biscuit. Je lui ai dit d'aller voir Bocchi dehors et de lui en demander. Je le lui ai dit plusieurs fois sur un ton différent pour me passer le temps. Je le lui ai même dit une fois sur le ton neutre d'un message radio. Ma voix résonnait dans ma tête à cause des écouteurs sur mes oreilles. On aurait dit qu'elle ne sortait pas de ma bouche, mais montait directement dans la tête. J'avais l'impression de me parler. Quand Giovanni a compris qu'il n'au-

rait plus de biscuit, il s'est recouché contre les pieds de mon siège.

J'avais envie de regarder ma montre pour voir comment le temps passait cette nuit. Mais j'ai pensé que c'était trop tôt encore, et que j'allais certainement être déçu. J'ai repris le crayon. J'ai essayé de le tenir en équilibre sur un doigt, mais il tombait tout le temps. Ensuite sans réfléchir je me suis mis à le mâchonner. Mais je me le suis tout de suite retiré de la bouche parce que Meschini devait faire pareil, il devait le mordre aussi pour se passer le temps.

Je me suis souvenu du cap que Dedeken m'avait donné et j'ai pensé que, si on le suivait jusqu'à cinq heures cette nuit, le soleil se lèverait derrière nous. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à ça, étant donné qu'à cette heure-là mon quart serait fini, et je dormirais. Ensuite pendant un moment j'ai pensé à la fille devant le puits, sur la photographie. Là, je savais pourquoi, parce que j'aurais aimé vivre avec elle. Puis ayant épuisé cette pensée-là, j'ai regardé dehors. Les vitres de la passerelle étaient sombres comme si on avait refermé dessus les panneaux de sabord.

Par la porte de l'aileron, je voyais les silhouettes de Mayer et du second maître Glass. Au lieu de faire son travail, Glass passait son temps avec Mayer sur l'aileron et ils fumaient des cigarettes ensemble. J'aurais aimé être Mayer le temps du quart, passer la nuit à l'air comme lui, puis redevenir moi quand on descendrait se coucher.

À un moment ça a été plus fort que moi, j'ai sorti ma montre, et j'étais persuadé que j'allais être déçu. Mais je ne l'ai pas été, car une heure était déjà passée. J'ai terminé le biscuit entamé. Je le mâchais encore quand le lieutenant s'est approché et m'a parlé. J'ai sursauté et j'ai repoussé les écouteurs. Il m'a dit que maintenant je pouvais basculer la radio sur le haut-parleur et aller veiller avec Bocchi. J'ai posé les écouteurs et j'ai basculé la radio. J'ai mis les biscuits dans ma poche et je me suis levé en faisant attention de ne pas réveiller Giovanni. Puis comme j'étais content d'aller sur l'aileron, j'ai cassé un morceau de biscuit et je l'ai posé devant lui pour qu'il le trouve en se réveillant.

Je suis passé derrière Dedeken et j'ai regardé un instant l'aiguille du compas pour voir quel genre de barreur il était. L'aiguille partait à gauche et à droite, elle

oscillait tout le temps, mais Dedeken la ramenait facilement sur le cap. Il allait faire ça encore pendant trois heures et je l'ai plaint. Il m'a demandé ce que je faisais. Je lui ai expliqué que j'allais veiller avec Bocchi parce qu'il n'y aurait pas de messages à envoyer cette nuit. Il m'a dit que j'avais de la chance. Ça m'a fait plaisir que quelqu'un me dise que j'avais de la chance, et je lui ai offert une cigarette. Il l'a levée devant ses yeux pour en voir la marque et l'a posée sur le compas.

Je n'ai pas osé aller voir la route tracée sur la carte parce que Hatt était devant. Ce que je voulais c'était qu'elle soit la même jusqu'à la fin du quart, malgré la houle de travers qui provoquait tout ce roulis. C'était gênant le roulis, on se cognait partout et on risquait de tomber, mais c'était préférable au tangage qui me donnait mal au cœur même avec beaucoup de biscuits dans le ventre. J'ai demandé à Dedeken ce qu'il savait à propos de la route, s'il pensait qu'elle allait changer. Il a haussé les épaules et m'a dit qu'il ne le savait pas, mais qu'il aurait bien aimé en tout cas changer de cap pour avoir quelque chose à faire. Je lui ai dit que moi je ne l'espérais pas, et je suis sorti sur l'aileron.

Le vent et la fraîcheur m'ont fait du bien. Il faisait

plus clair ici que dans la passerelle, grâce aux feux de mât et un peu à la lune. Je suis allé dans l'angle de l'aileron et j'ai coincé mon épaule derrière le compas.

Bocchi n'avait pas bougé depuis tout à l'heure. Il faisait toujours face à l'avant. Il appuyait sa poitrine contre l'aileron et on aurait dit qu'il dormait. Mais sa nuque était droite, ce qui prouvait qu'il ne dormait pas. Et qu'il veillait avec la même attention qu'au début du quart. Sûrement qu'il faisait aussi une partie du travail de Mayer, car de là il pouvait voir une grande étendue du large à tribord.

Je regardais sa nuque, et je me demandais à quoi il réfléchissait en ce moment. Quand on veillait, on arrivait tous à faire plusieurs choses en même temps. Pour moi par exemple, discuter, ou bien fumer, ou bien réfléchir. Et sûrement encore d'autres choses dont je ne me souviens pas. Rien de tout ça n'empêchait de voir les feux d'un navire, du moment qu'on ouvrait les yeux.

Bocchi a senti ma présence et s'est retourné.

– Alors ? je lui ai demandé.

– Rien vu, il m'a répondu avec un peu de tristesse

parce qu'il aimait annoncer au lieutenant la position d'un navire et sa route. Et même parfois il pensait pouvoir estimer son tonnage au vu des feux. Il y avait souvent quelqu'un qui lui demandait alors : et quoi encore, Bocchi ? Ou bien : quelle couleur la coque, Bocchi ? C'était souvent Mayer qui se foutait de sa gueule ainsi. Le lieutenant n'aimait pas ça, et pour le montrer il répondait toujours à Bocchi que c'était du bon travail. Il conseillait ensuite à Mayer d'en faire autant. Mayer lui répondait qu'il n'avait pas d'aussi bons yeux que Bocchi. Alors le lieutenant disait : ça suffit, Mayer ! Plus tard dans le poste, Mayer disait à Bocchi : tu en as vu des choses intéressantes ! Sur le moment Bocchi ne répondait rien. Il était gêné maintenant que nous étions entre nous, sans la protection du lieutenant. Il allait se coucher. Mais ce qu'il criait ensuite dans son sommeil, c'était peut-être une sorte de réponse à Mayer.

Bocchi a passé sa main sur son front et ses yeux à cause de la fatigue. Je lui ai dit que je venais veiller avec lui. Il n'a rien dit parce que ça ne changeait pas son travail. Que je sois là ou pas ne faisait pas de différence. Il continuerait à veiller aussi sérieusement.

Il a regardé vers l'intérieur de la passerelle. À ce

moment, je me suis souvenu de la cigarette que le second maître Glass m'avait prise tout à l'heure, et j'en ai demandé une à Bocchi pour la remplacer. Il me l'a donnée en me demandant où était Giovanni. Je lui ai dit qu'il dormait à l'intérieur, et je me suis allumé sa cigarette. Elle était de la même marque que les miennes. À peine sortie de ma bouche, la fumée montait au-dessus de moi et disparaissait vers l'arrière.

Bocchi a voulu que j'appelle Giovanni pour qu'il vienne passer le quart avec nous. Je lui ai dit qu'il était bien où il était. Ensuite je me suis retourné pour finir ma cigarette. Mon dos lui faisait un abri contre le vent et lui évitait de se consumer trop vite. J'étais tourné vers l'arrière. Je voyais bien d'ici toute l'amplitude du roulis. La gîte était tout le temps plus impressionnante quand on regardait vers l'arrière. Je voyais aussi notre sillage malgré la nuit, il était phosphorescent, et je pouvais juger de l'habileté de Dedenken. J'avais sous les yeux l'effet de ses coups de barre pour ramener l'aiguille sur le cap. Il s'en sortait bien malgré la houle de travers.

J'étais attentif aux mouvements du bateau et à l'effet des biscuits dans mon ventre, et je trouvais que pour le moment tout se passait bien. Évidemment

j'avais sommeil, mais le vent me faisait du bien. Il avait une bonne température, il n'était pas trop froid, juste assez pour me tenir éveillé. Mais surtout, les biscuits avaient bien gonflé avec toute cette eau que j'avais bue avant de monter. Pas de nausée, et la cigarette de Bocchi était bonne et me faisait envie jusqu'au bout. Quand un fumeur jetait sa cigarette avant de l'avoir finie, c'est qu'il commençait à avoir mal au cœur. Et s'il ne l'avait même pas allumée, c'est qu'il avait déjà très mal.

Le second maître Glass est venu sur notre aileron et nous a demandé si ça allait. Bocchi et moi avons répondu que ça allait. Il nous a demandé d'ouvrir l'œil et nous avons dit oui. En fait il s'en foutait un peu. Il voulait seulement que le lieutenant pense qu'il faisait son travail. Il ne pouvait pas rester tout le quart sur l'aileron de Mayer et discuter avec lui. Si bien que de temps en temps il faisait un tour et disait un mot à chacun.

Bocchi a commencé à lui demander des renseignements sur notre route. Où on allait. Et combien de temps nous serions partis. Le second maître Glass lui répondait brièvement parce qu'il n'avait pas envie de rester avec nous. Il voulait vite retourner discuter sur

l'aileron de Mayer. Puis Bocchi a été à court de questions et Glass en a profité pour s'en aller rejoindre Mayer avant que Bocchi ne trouve d'autres questions. Au moment d'entrer dans la passerelle, il s'est retourné et nous a dit d'ouvrir l'œil, assez fort afin que le lieutenant l'entende. Puis il a traversé la passerelle vers tribord. Alors Bocchi m'a regardé. Il m'a dit qu'il serait capable d'être second maître dans ces conditions, que c'était facile de faire un tour dans la passerelle et sur les ailerons en demandant d'ouvrir l'œil. Je lui ai répondu qu'il avait raison. Il a continué à me dire que c'était tout aussi facile d'être second maître à terre, il m'a expliqué pourquoi, puis il m'a parlé de la solde d'un second maître et je ne l'ai plus écouté. Je lui disais oui quelquefois et je regardais l'intérieur de la passerelle en me demandant si le lieutenant viendrait passer un moment ici avec nous. En tout cas j'étais bien dehors et je n'aurais pas aimé qu'il m'appelle maintenant pour envoyer un message. J'aurais sûrement eu la nausée si j'avais dû rentrer maintenant écrire et lire le message. Soudain je me suis aperçu que Bocchi s'était retourné et avait recommencé à veiller. Je savais à quoi il allait penser pour passer le temps. Il se verrait second maître

pendant le reste du quart. J'ai remonté mon col pour me protéger du vent. J'ai essayé de fermer les yeux, mais je perdais l'équilibre à cause du roulis. Je les ai rouverts et j'ai regardé le ciel et la mer.

J'ai recommencé à penser à la fille devant le puits, puis j'ai laissé tomber. C'était difficile d'avoir de l'imagination le dos contre la paroi métallique de l'aileron, avec le vent et le roulis, la fatigue, le milieu de la nuit et les sombres couleurs du ciel et de la mer.

Afin de passer quand même le temps, j'ai envisagé de changer bientôt les draps de ma couchette et de sortir la couverture sur le pont pour l'aérer. Et pourquoi pas, un de ces jours, penser à revoir entièrement toute l'organisation de ma couchette. Je pourrais tout d'abord acheter un tissu et le tendre contre la coque et derrière ma tête, et en tendre aussi un bout sur la toile de Bocchi au-dessus de moi. Ce serait sans doute plus agréable d'avoir sous les yeux un tissu que j'aurais choisi plutôt que la toile grise et réglementaire des couchettes. Je ne savais pas si quelqu'un l'avait déjà fait dans le poste.

J'avais souvent des projets pour ma couchette, sur-

tout pendant les quarts de nuit lorsque je n'avais rien à faire. Mais il suffisait que je sois dans le poste et que j'aie le temps de les réaliser pour ne plus en avoir envie. Je trouvais soudain que j'étais déjà bien installé, que les choses avaient changé en mieux depuis que Giovanni ne dormait plus avec moi. Je m'allongeais, et j'étais content de mon installation. Jamais je n'ai réalisé aucun des projets concernant ma couchette.

J'avais mangé trop de biscuits de mer et maintenant j'avais soif. Mais j'étais très content parce que trois heures étaient passées. J'ai à nouveau approché ma montre devant mes yeux pour en être sûr, puis je l'ai remise dans ma poche. La dernière heure de quart était la plus longue, mais c'était la dernière. Je ne devais plus penser à ma soif, mais je ne savais pas comment faire. Surtout que j'avais très envie d'une cigarette, et une cigarette augmente la soif comme de manger un biscuit entier. Alors je me suis dit que je n'allais pas fumer.

Soudain Bocchi m'a montré une direction et il m'a dit qu'il avait vu des feux. Il m'a fait peur parce que j'avais oublié sa présence et qu'à ce moment-là je ne

pensais qu'à ma soif. J'ai regardé dans la direction qu'il m'avait indiquée, mais je n'ai rien vu. Finalement Bocchi m'a dit qu'il s'était trompé. Sans doute par déception, il a sorti son paquet de cigarettes et, comme nous nous faisons face, il m'en a tendu une parce qu'il s'est senti obligé. Je l'ai prise sans réfléchir, je l'ai allumée et j'ai eu tout de suite encore plus soif. Nous avons fumé un peu ensemble et Bocchi a repris sa veille. Je me suis forcé à terminer sa cigarette et, à la fin, je n'ai plus eu de salive. Je ne pouvais plus attendre d'être relevé pour aller boire. Une heure encore et c'était trop long. Je suis rentré dans la passerelle et j'ai cherché le lieutenant des yeux.

Je n'ai vu que Dedeken, debout derrière la barre, la tête penchée vers le compas. Je ne voyais pas ses yeux. Il donnait l'impression de dormir. Personne d'autre que lui dans la passerelle. Le lieutenant, le second maître Glass, Hatt et Mayer, tous étaient sur l'aileron à tribord. Ils discutaient et j'aurais aimé être là plutôt qu'à bâbord tout seul avec Bocchi. C'était une chance de pouvoir discuter pendant le quart. Le temps se raccourcissait et on ne retournait pas sans arrêt les mêmes pensées.

Je me suis approché, mais je n'ai pas franchi la

porte de l'aileron. J'ai demandé au lieutenant si je pouvais descendre boire parce que j'avais soif. C'était Hatt qui parlait à ce moment-là et il s'est arrêté. Le lieutenant m'a répondu oui. Et toujours histoire de faire semblant de travailler, le second maître Glass m'a dit de faire vite.

Ma voix avait dû réveiller Giovanni, parce qu'il m'a rejoint sur l'échelle. Je l'ai aidé à descendre et je lui ai demandé s'il avait bien dormi. Je savais que c'était une question stupide, comme toutes celles que tout le monde lui posait. Mais j'étais content d'aller boire, et que ce soit bientôt la fin du quart. Dans peu de temps j'allais dormir et j'étais d'humeur à lui parler.

– Alors, Giovanni ?

En bas de l'échelle, il a couru jusqu'au fond de la coursive et il est revenu. Il m'a touché la jambe et il est reparti. Je lui ai dit :

– Giovanni, maintenant je voudrais que tu arrêtes de chier n'importe où.

Arrivé au bout de la coursive, je lui ai dit :

– Si tu chiais par-dessus bord, on ne m'appellerait plus pour nettoyer.

C'étaient des blagues, mais il était content de m'entendre parler. Ça lui était égal que ce soit pour lui dire ce genre de stupidités. J'ai pensé pour plaisanter que ça lui rappelait peut-être le vrai Giovanni, qu'il lui parlait toujours avec bonne humeur, comme moi à cet instant, et que c'était pour ça qu'il agitait autant la queue.

Nous avons descendu une autre échelle, et, dans la courive des lavabos, j'ai arrêté de lui parler. Il s'est tenu tranquille à côté de moi. La porte claquait encore et il m'a attendu dehors. J'ai choisi un lavabo dont l'ampoule au-dessus de la glace était cassée. Je préférais toujours me voir dans une glace sans lumière. Je trouvais mes traits plus réguliers, et la nuit j'avais moins l'air fatigué. J'ai commencé à boire dans ma main. L'eau n'était pas fraîche, mais je l'ai trouvée bonne. J'ai bu un long moment, ensuite je me suis mouillé le visage. Je voulais lui effacer un peu de la fatigue du quart avant de me regarder dans la glace.

Alors le quartier-maître mécanicien est entré. J'ignorais son nom. Je le croisais quelquefois, et je savais seulement qu'il était mécanicien. Nous ne nous étions jamais parlé. J'ai tout de suite compris qu'il était malade. Il avançait maladroitement et son

visage était blanc. Il s'est arrêté à deux lavabos du mien et il a vomi aussitôt. Le bruit qu'il a fait m'a dégoûté, j'ai cru un instant que j'allais être malade moi aussi, et j'ai eu envie de partir. Mais je n'ai pas osé, j'ai pensé que, si je partais maintenant, il pouvait le prendre mal. J'ai penché la tête vers le robinet et j'ai fait semblant de boire. Le mécanicien faisait un bruit dégoûtant à côté de moi. Il n'avait plus rien à vomir. Son estomac vide se contractait. Il se raclait la gorge. Il cherchait tout au fond de son estomac quelque chose qui n'y était plus. Finalement je l'ai plaint. Mais je n'osais toujours pas m'en aller. Je continuais à faire semblant de boire pour ne pas le provoquer. Mais je commençais à avoir réellement mal au cœur. Finalement j'ai pris le risque de m'en aller. J'ai fermé le robinet. Mais en me redressant je me suis tourné de son côté et j'ai croisé son regard. Je lui ai souri pour lui montrer que je le comprenais.

– Quoi ? il a grogné.

J'ai compris qu'il avait mal interprété mon sourire, qu'il le prenait pour du mépris, pour cette espèce de supériorité de ceux qui n'ont pas le mal de mer sur ceux qui l'ont. J'ai baissé les yeux et je suis resté silencieux. Je ne voulais pas faire d'histoires. J'ai

rouvert le robinet et je me suis forcé à boire. Il a quitté son lavabo et s'est approché. Il était tout près de moi à présent, et je ne savais pas quoi faire. Je gardais les yeux baissés et j'avais des frissons dans la nuque. J'ai fermé le robinet. J'ai réussi à le regarder et j'ai voulu m'expliquer, lui dire que je n'avais pas eu l'intention de le blesser, que je le comprenais au contraire, que moi-même j'avais souvent été malade. J'étais même prêt à lui parler de tous les biscuits de mer que j'avais mangés depuis que nous avons appareillé. Mais je n'ai pas eu le temps, son poing m'a touché sous le front. Ma tête est partie en arrière et des éclairs ont jailli. J'ai reculé en relevant mes bras pour me protéger. Il m'a suivi et m'a frappé à la base du nez. Sa tête était effrayante, elle roulait dans tous les sens, et il avait des yeux jaunes. Je lui ai demandé d'arrêter, et de nouveau son poing a jailli, encore sous le nez. Alors tout est devenu blanc autour de moi. J'ai agrippé le bord d'un lavabo et je suis tombé. Les jambes du mécanicien se sont rapprochées. Je tenais encore le bord du lavabo d'une main. Il était froid et dur, et j'avais la sensation qu'il était très solide, et qu'à la seconde où je le lâcherais plus rien ne me protégerait. Tout ce que je voyais, c'étaient la

manche de ma vareuse et les pantalons graisseux du mécanicien. Soudain j'ai eu envie de m'y agripper et de les embrasser. Je voulais embrasser ces pantalons souillés et les supplier de me laisser partir, leur demander pardon et pleurer amèrement. Mais surtout leur demander pardon. Puis le mécanicien s'est éloigné, et j'ai entendu l'eau couler d'un robinet. J'ai fermé les yeux, et de ma main libre j'ai touché mon front et mon nez.

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à avoir mal. J'ai lâché le bord du lavabo, j'ai serré mes mains entre mes jambes, je n'ai plus pensé qu'à ma douleur, et brusquement je me suis entendu gémir. Ça arrivait par saccades, comme ma respiration. De tout petits sons misérables à chaque fois que j'aspirais l'air. Soudain le mécanicien s'est retourné. Ses yeux ont parcouru les cloisons autour de nous, se sont posés sur moi. Il m'a demandé de la fermer. J'ai fait oui de la tête. Mais au lieu de se calmer, il a marché vers moi, et j'ai eu cette peur affreuse. Quand le mécanicien a été tout près, j'ai ouvert la bouche pour lui parler. Mais j'ai vu ses yeux jaunes et je n'ai pas prononcé un mot. Il a avancé le pied vers moi, il a secoué la tête, puis il a tourné les talons et il est ressorti dans la coursive.

J'ai agrippé le bord du lavabo pour me relever. Celui-ci avait une ampoule, et en me redressant j'ai bien vu mon visage. Il n'était pas trop enflé, mais j'avais du sang sous le nez et sur la bouche. J'ai passé de l'eau dessus, et le sang a commencé à s'en aller. Mes mains tremblaient chaque fois qu'elles touchaient ma peau. Ça me lançait et c'était brûlant. J'ai changé de lavabo pour ne plus avoir la lumière de l'ampoule au-dessus de moi. J'ai ouvert l'eau, j'ai mouillé le bas de ma vareuse et m'en suis servi comme d'une serviette. Puis, de nouveau je me suis regardé.

Je n'ai pas entendu Giovanni arriver, il m'a fait peur quand il a essayé de soulever mes mains avec son museau. Je lui ai dit de foutre le camp. Il a fait un tour sur lui-même en aboyant et il est revenu à la charge. Il a posé ses pattes sur mes genoux et j'ai perdu l'équilibre. Je suis tombé, me suis relevé et je l'ai frappé. Il a reculé et il est allé s'asseoir dans le coin des lavabos opposé au mien. Je me suis accroupi et j'ai reniflé. Du sang est passé dans ma bouche. Je l'ai craché et j'ai regardé devant moi.

Je ne voulais plus me souvenir que j'avais voulu

embrasser les pantalons graisseux du mécanicien. J'ai posé ma tête dans mes mains et j'ai fermé les yeux. Il a fait noir et le roulis m'a bercé.

Longtemps après j'ai relevé la tête. Giovanni m'observait. Il était toujours assis dans l'angle en face de moi.

– Sors de là, je lui ai dit, fous le camp !

Il s'est redressé et a continué à m'observer. Je me suis levé. Je suis allé vers lui, je l'ai soulevé par le cou en le coinçant contre la cloison, et j'ai serré mes mains. Il a ouvert la gueule toute grande, et il s'est mis à suffoquer. Ses pattes arrière ont cherché le sol, mais j'ai tenu bon. Celles de devant ont cherché mes bras pour les griffer. Il était lourd au bout de mes bras, mais la cloison m'aidait à le tenir. Il poussait des grognements avec le fond de sa gorge, et ses yeux roulaient vers le plafond.

Quand j'ai eu trop mal aux bras, je l'ai lâché. Puis je suis allé boire. Devant moi la glace du lavabo ressemblait à un trou et je voyais mon visage tout au fond, dans une sorte de lointain. J'ai fait couler l'eau sur ma nuque un moment. Puis je suis retourné m'accroupir dans l'angle en face de Giovanni.

Quelques minutes ont passé et il s'est assis sans me

quitter des yeux, depuis son angle à lui. À présent ça m'était égal qu'il reste là. Il clignait des paupières comme si la lumière le gênait.

J'avais moins mal. J'étais fatigué, mais il me semblait que je n'avais plus sommeil. J'ai pensé au second maître Glass et au lieutenant. Bientôt ils enverraient quelqu'un pour me chercher. Malgré cela je me suis assis et j'ai posé la tête contre la cloison. Peu après Giovanni est venu. Il s'est avancé doucement, et en ondulant à cause du roulis. Il s'est couché à côté de moi sans me quitter des yeux.

J'ai dormi un peu et j'ai rêvé. J'étais assis sur une planche, elle-même posée sur un seau rempli d'eau. Je noyais des chiots qui venaient de naître. Je sentais leurs museaux appuyer sous la planche pour la soulever. Ils étaient pleins de vie et ils cherchaient désespérément de l'air. Je tenais bon sur la planche, et en même temps je disais au lieutenant que c'était impossible que les rêves se passent en une fraction de seconde seulement, comme il l'avait prétendu une fois. Car les chiots étaient dans l'eau depuis plus d'une minute maintenant, et ils n'étaient pas

encore morts. Cette discussion sur la durée des rêves, nous l'avions réellement eue une nuit à la passerelle.

Quand je me suis réveillé, je n'ai pas tout de suite pensé au mécanicien et à ce qui venait de se passer. J'ai pensé à ma couchette parce que j'avais encore envie de dormir. Giovanni n'avait pas bougé de place et il se léchait les pattes. Ensuite tout est revenu, je me suis souvenu de tout. Mais je souffrais moins de ce qui était arrivé. Comme si une nuit entière était passée entre ce qui était arrivé et maintenant. Je n'en étais pas sûr, mais il me semblait que, si le mécanicien était revenu à ce moment-là, je n'aurais pas eu très peur. Ce n'était peut-être qu'une illusion. Mais je me souviens que j'étais calme en tout cas, et que j'avais l'impression de pouvoir finir le quart ici, sans craindre de revoir le mécanicien. Pendant un moment j'ai regardé Giovanni se lécher les pattes. Il faisait un bruit lent et régulier avec sa langue.

Mais quand il a cessé de se lécher, j'ai pensé au lieutenant et au second maître Glass. Je me suis levé, et je suis encore allé boire. Puis je suis sorti dans la coursive. Giovanni est passé devant moi, et nous sommes remontés à la passerelle. Au moment d'y accéder, j'ai pensé qu'avec de la chance, ni le lieu-

tenant, ni le second maître Glass ne s'étaient rendus compte du temps qui était passé.

Giovanni est allé se coucher sous la table à cartes. Je me suis glissé derrière Dedeken. Le second maître Glass était sur l'aileron avec Bocchi. Il m'a tout de suite demandé où j'étais passé et ce que j'avais fait pendant tout ce temps. J'ai répondu que j'avais bu de l'eau. Il n'a pas eu l'air de me croire. Il ne pouvait pas voir les coups sur mon visage dans l'obscurité. Il m'a demandé si je n'étais pas descendu dans le poste pour me reposer et j'ai dit non. Ou si je n'étais pas allé faire un tour sur le pont. J'ai encore dit non. Bocchi nous écoutait en fumant une cigarette. J'ai pris mon paquet et j'en ai offert une à Glass pour qu'il me laisse tranquille. Il l'a prise et il a demandé du feu à Bocchi. Il a tiré plusieurs fois sur la cigarette et il m'a demandé :

– Mais alors qu'est-ce que tu as foutu pendant tout ce temps ?

– J'ai bu aux lavabos.

– Merde, a dit Glass, faudra voir avec le lieutenant, et il rentré dans la passerelle.

Bocchi m'a regardé. Il a voulu me parler, mais je me suis retourné. Quand le lieutenant est arrivé sur l'aileron, je pensais justement à lui, je préparais mes mots. Il m'a dévisagé un instant, puis il m'a demandé où j'étais allé. J'ai répondu :

– Aux lavabos, lieutenant.

– Non, non, il a dit simplement.

J'ai réfléchi et j'ai dit :

– J'ai été malade.

– Le mal de mer ? il m'a demandé.

J'ai répondu oui. Bocchi s'était retourné vers nous et nous écoutait, et le lieutenant lui a fait signe de s'occuper de ses affaires. Puis il m'a dit qu'il ne me croyait pas pour le mal de mer, et que même si c'était vrai, je n'avais pas le droit de quitter le quart si longtemps de toute façon, que je le savais très bien. J'ai fait oui avec la tête. Il a jeté un œil sur sa montre et il a dit calmement que j'avais été parti presque une heure.

Alors j'ai regardé vers l'avant parce que je ne savais pas quoi lui répondre. Le silence durait et je sentais que le lieutenant m'observait. À présent je n'arrivais plus à détacher mon regard de l'avant. J'ai à peine entendu quand le lieutenant a répété que

j'étais parti une heure. Mais quand il m'a dit que dans ces conditions je devrais passer devant le commandant, j'ai eu peur, et j'ai eu envie de lui expliquer ce qui était arrivé. Mais Bocchi était là, il était retourné bien sûr, mais il nous écoutait. Je ne voulais pas en parler devant lui. Le lieutenant a continué à m'observer. Puis il m'a dit qu'il aurait préféré m'éviter le commandant, et il est rentré dans la passerelle.

J'ai continué à regarder vers l'avant. La douleur s'en allait tout doucement. J'entendais parler dans la passerelle. C'était la fin du quart et le lieutenant préparait la relève pour le troisième quart. Bocchi m'a dit qu'on allait bientôt dormir et qu'il n'avait pas vu passer le temps, cette nuit.

Puis le lieutenant a appelé Bocchi et lui a demandé de descendre réveiller le troisième quart. Bocchi a quitté l'aileron et je me suis retrouvé tout seul. Et je ne sais pas pourquoi, mais dès le départ de Bocchi, j'ai revu mon visage tout au fond de la glace du lavabo.

Bocchi est revenu vite. Et Schaaf est arrivé peu après. C'est lui qui me relevait. Il avait un quart de café dans les mains. Il s'est assis sur le banc de l'aileron.

Il a bu son café en soufflant dessus entre chaque gorgée. Il s'est allumé une cigarette, il a bu encore et il m'a dit que c'était bon, je pouvais partir. J'ai senti l'odeur du café quand je suis passé devant lui. Je suis allé dire au second maître Glass que Schaaf m'avait relevé. Il m'a fait un signe de tête et j'ai quitté la passerelle en évitant de passer devant le lieutenant.

Dans le poste, il y avait cette odeur de sueur et d'aération. J'ai retiré mon pantalon et ma vareuse, et je me suis couché. J'ai fermé le rideau et me suis mis sur le dos. J'ai remonté la couverture, mis les mains sous ma nuque, et j'ai imaginé que nous n'avions pas appareillé hier soir. Mis à part le roulis, je n'ai pas eu beaucoup de mal à me l'imaginer. Voilà j'étais seul. Tous ceux du poste étaient descendus à terre et Giovanni cherchait la bagarre dans l'arsenal. Je me sentais bien ainsi. Dommage, mais je ne pouvais pas voir la fille devant le puits en détail, je distinguais seulement les contours de la photographie. Mais je me sentais bien quand même, et j'avais chaud sous ma couverture. Soudain j'ai vu les yeux jaunes du mécanicien, et je n'ai pas eu peur. Ici dans ma couchette et dans la solitude du poste, je ne le craignais pas. Même lorsque les yeux se sont approchés et se sont agrandis.

Alors j'ai bougé la tête et les yeux du mécanicien ont disparu. Ensuite j'ai fait jouer mes mains au-dessus de moi. Je les reculais et les avançais dans l'obscurité, et je remuais chaque doigt parce que c'était quelque chose que je faisais depuis toujours quand j'étais couché dans le noir.

Mais tout ça s'est arrêté parce que Mayer est descendu du quart, puis Hatt, et Bocchi en dernier. J'ai mis mes mains sous la couverture et je n'ai plus bougé. Ils n'ont pas fait de bruit. Ils étaient fatigués et ils se sont couchés tout de suite. Bocchi s'est déshabillé sur sa couchette. Puis il s'est allongé et il a commencé à bouger. Il a cherché le sommeil assez longtemps, et finalement il s'est endormi.

Peu après j'ai entendu Giovanni descendre l'échelle. Ça lui a pris du temps parce que personne n'était là pour l'aider. Il est venu s'allonger à côté de ma couchette. J'ai respiré lentement, comme si j'étais endormi.

J'ai fermé les yeux, mais je n'ai pas dormi. Et lorsque Bocchi a commencé à parler dans son sommeil, j'avais depuis longtemps rouvert les yeux.

Quand Bocchi a commencé à parler, j'étais en train de demander au lieutenant de comprendre les choses. Il était devant moi sur l'aileron, et il me demandait lesquelles au juste, et je lui répondais depuis une heure que je préférais les garder pour moi. Bocchi s'est agité et la toile de sa couchette a fait du bruit. Il a parlé de plus en plus fort. Et toujours pareil, un flot de mots qui ne voulaient rien dire. À un moment j'ai eu l'impression qu'il s'énervait. J'ai sorti une jambe de la couverture et j'ai soulevé sa couchette avec le pied. Ça l'a fait taire aussitôt. Et puis tout de suite après il s'est penché et il m'a appelé.

J'ai ouvert le rideau. Je devinais à peine son visage dans la nuit. Il était à l'envers au-dessus de moi. Je voyais un peu ses yeux. Je lui ai demandé ce qu'il voulait.

– Rien, il a dit.

Il est resté comme il était. J'ai remis ma jambe sous la couverture.

– J'ai parlé en dormant ? il m'a demandé à voix basse.

– Oui.

– Longtemps ?

– Non.

- Qu'est-ce que j'ai dit ?
- Ça ne voulait rien dire.
- Il n'y avait pas un mot dedans ?
- Non.

Il a retiré sa tête. Au bout d'un moment je l'ai appelé. Son visage est revenu à l'envers.

- Oui, quoi ?
- Je lui ai dit :
- Essaie de dormir, Bocchi !
 - Oui.

Il a attendu, puis il m'a demandé :

- Où tu étais tout à l'heure ?
- Dors, j'ai répondu.

Sa voix a baissé :

- Je vais essayer.

Puis sa tête a de nouveau disparu et il s'est rallongé sur sa couchette. J'ai refermé mon rideau, je me suis mis sur le dos et j'ai fermé les yeux. Au bout d'un court moment j'ai demandé à Bocchi à quoi il pensait.

- Je fais une réussite, il m'a répondu.
- Je n'ai pas compris.
- Qu'est-ce que tu fais, Bocchi ?
 - Une réussite.
 - Dans le noir ?

– Oui, mais je l'imagine. Et je prends huit cartes seulement. Par exemple les huit de carré. Je les aligne à l'envers comme une vraie réussite, et je les retourne. C'est pas difficile.

- Merde, tu arrives à faire ça, Bocchi !

– C'est qu'une histoire de mémoire. Celle que je faisais quand tu m'as demandé à quoi je pensais, celle-là est ratée par exemple, parce que j'ai oublié les figures en te répondant.

J'ai réfléchi et je lui ai demandé s'il en faisait aussi pendant le quart pour se passer le temps. Il m'a répondu qu'il n'en faisait jamais pendant le quart.

Pendant un moment on n'a entendu que la respiration de ceux qui dormaient et le bruit sourd de l'aération. Puis quelque chose s'est mis à rouler par terre entre les travées des couchettes. J'ai cherché à deviner ce que c'était. Ça n'était pas très gros, et devait posséder des bords ronds pour rouler. J'ai pensé à un crayon. Il y en avait toujours un sur la table pour les joueurs de cartes. Soudain Bocchi m'a dit d'une voix étouffée par l'obstacle de sa couchette :

- Je n'aimerais pas passer devant le commandant.

– Personne n’aimerait ça, j’ai dit.

Puis je l’ai entendu se tourner sur le côté. Les bouts qui tenaient la toile de sa couchette se sont tendus. Une partie de sa main est apparue au-dessus de moi, entre la coque et le bord de sa couchette. Ses doigts touchaient presque le couvercle de mon cendrier. Soudain le crayon qui roulait entre les travées s’est coincé quelque part, et on n’a plus entendu que l’aération et la respiration de ceux qui dormaient. Curieusement ça m’a fait penser à Schaaf et j’ai demandé à Bocchi :

– Tu savais que Schaaf dormait les yeux ouverts ?

– Schaaf ?

– Oui, regarde-le bien dans les yeux la prochaine fois qu’il dormira, et demande-lui si c’est vrai que sa mère est une putain.

Il a retiré sa main.

– Pourquoi ça, une putain ?

– Ça ou n’importe quoi d’autre, dis-lui quelque chose qui puisse le foutre en rogne, un truc blessant. Eh bien tu verras, il continuera à te regarder sans réagir.

Bocchi s’est mis à rire. Je lui ai dit :

– Et toi ça te soulagera.

Là-dessus nous sommes restés silencieux. J’ai sorti ma montre de la poche de mon pantalon, et je

l’ai pendue à son crochet. Je n’ai pas osé regarder l’heure. J’ai ouvert un peu le rideau. Giovanni continuait à dormir au pied de ma couchette. L’éclairage de service descendait de la première coursive jusqu’ici, dans notre poste. Je ne m’en étais jamais aperçu avant cette nuit. Un mince filet qui arrivait par l’échelle et entraînait ici. J’ai refermé le rideau et j’ai essayé de dormir. J’ai fermé les yeux, mais je les ai rouverts tout de suite parce que le poing du mécanicien jaillissait tout le temps.

Je me suis levé et j’ai commencé à m’habiller. Bocchi a ouvert son rideau et m’a demandé où j’allais. J’ai continué à m’habiller sans rien dire. J’ai enfilé mon pantalon et touché ma poche pour sentir mon paquet de cigarettes. Bocchi m’a dit qu’il avait réfléchi à propos de Schaaf et à ce qu’il pourrait lui dire pendant qu’il dormait.

– Alors ? J’ai demandé.

D’abord il m’a expliqué :

– Je ne veux pas lui demander si sa mère est une putain.

– Comme tu veux, j’ai dit.

– Mais je vais lui dire qu’il arrête de me prendre pour un pauvre type.

Il m'a demandé ce que j'en pensais et je lui ai dit que ça me paraissait une bonne idée. Puis je lui ai précisé :

– Sauf que ça ne servira à rien, Bocchi, il continuera à le penser puisqu'il ne t'aura pas entendu.

Il est resté silencieux un instant, et il m'a dit avec déception que j'avais raison. Je lui ai proposé qu'il lui demande plutôt si c'était vrai qu'il léchait le cul des officiers. Ça lui a paru bien et il m'a demandé si j'aimerais être là quand il le demanderait et j'ai répondu pourquoi pas. Sa tête a disparu et il a fermé son rideau.

Quand j'ai enfilé mes chaussures, Giovanni s'est réveillé et je lui ai dit qu'il pouvait venir si ça lui faisait envie. Bocchi n'a pas compris que je parlais à Giovanni. Il a pensé que je m'adressais à lui, et quand j'ai gravi l'échelle en marchant sur le filet de lumière de l'éclairage de service, j'ai entendu :

– Quoi ?

Giovanni m'a rejoint sur l'échelle et je l'ai aidé à monter. Nous avons remonté la première coursive, et nous sommes sortis à tribord.

La mer et le ciel commençaient de s'éclairer. De la brume flottait en dessous de la lumière grise de l'aube. Giovanni avançait devant moi le long du roof, et le vent entraînait dans ma vareuse.

Je me suis assis sur le chaumard à l'arrière, et me suis allumé une cigarette. Giovanni a couru autour de moi, puis il est allé faire un tour vers l'avant. Je trouvais qu'il faisait froid.

Ma cigarette n'avait pas de goût et je l'ai jetée. J'ai pensé au café que Schaaf buvait tout à l'heure, et j'en ai eu envie. Tout à l'heure je passerai en prendre aux cuisines avant de redescendre dans le poste.

Quand le soleil s'est levé derrière la brume, j'étais encore assis sur le chaumard. Giovanni était revenu de l'avant et dormait entre mes pieds, à l'abri. La lumière a changé et il a fait un peu plus froid. La brume s'est levée et les feux à l'arrière se sont éteints. Il y a eu soudain un peu plus de vent. Il sentait les pins. Nous n'étions pas loin de la terre. J'ai appelé Giovanni. J'avais envie de dire à quelqu'un que nous n'étions pas loin de la terre. Il a levé la tête, puis il l'a reposée sur ma chaussure. Il était fatigué. J'ai dit tout haut :

– On n'est pas loin de la terre.

Il a ouvert les yeux, mais il n'a pas bougé cette fois. Il m'a fixé un instant, et a refermé les yeux. La nappe de brume montait lentement. Elle était blanche et on aurait dit de la neige, des flocons transparents et très serrés. Et au moment où j'ai pensé à des flocons, j'ai vu, derrière une porte, des gens habillés de manteaux marcher dans la neige. J'ai essayé de me souvenir où je les avais vus. Mais c'était sans doute mon imagination, parce que je n'ai pas réussi à faire coïncider, dans ma mémoire, une porte et de la neige. J'ai pensé alors que ça n'avait pas d'importance. Peu après nous avons changé de cap. Nous avons pris de la gîte et le sillage derrière nous a fait une longue courbe sur la mer.

J'étais fatigué, la nuit était passée, et nous manquions tous de bonté à bord. Alors je me suis mis à pleurer. Je pleurais sur moi, sur Giovanni et le vrai Giovanni. Puis j'ai joint les mains derrière la nuque et resserré mes bras sur les tempes, et alors j'ai pleuré sur la mère de Bocchi, et sur toutes les mères qui ignorent combien nous souffrons.

INITIALES

GROUPEMENT DE LIBRAIRIES

ANTIPODES

8, rue Robert-Schuman 95880 Enghien
Tél. 01 34 12 05 00 Fax 01 34 17 69 26

L'ASTRÉE

69, rue de Lévis 75017 Paris
Tél. 01 46 22 12 21
E-mail : lastree@online.fr
Site Internet : www.l-astree.com

BLANDINE BLANC

19, rue Pierre-Bérard 42000 Saint-Etienne
Tél./Fax 04 77 32 58 49
E-mail : librairiebb@free.fr

LA BOUCHERIE

76, rue Monge 75005 Paris
Tél. 01 42 17 08 80 Fax 01 42 17 08 81
E-mail : contacts@laboucherie.com
Site Internet : www.laboucherie.com

LE BRUIT DES MOTS

11, place du Marché 77100 Meaux
Tél. 01 60 32 07 33 Fax 01 60 32 07 34
E-mail : bruit.des.mots@wanadoo.fr

LE CADRAN LUNAIRE

27, rue Franche 71000 Mâcon
Tél. 03 85 38 85 27 Fax 03 85 40 92 16
E-mail : cadran.lunaire@wanadoo.fr

COMME UN ROMAN

27, rue de Saintonge 75003 Paris
Tél. 01 42 77 56 20 Fax 01 42 77 56 20
E-mail : commeunroman@wanadoo.fr
Site Internet : www.comme-un-roman.com

LES CORDELIERS

13, côte des Cordeliers 26100 Romans-sur-Isère
Tél. 04 75 05 15 55 Fax 04 75 72 50 56
E-mail : libcordeliers@wanadoo.fr

L'ÉCRITOIRE

30, place Notre-Dame 21140 Semur-en-Auxois
Tél. 03 80 97 05 09 Fax 03 80 97 19 89
E-mail : ecritoire@wanadoo.fr

GWALARN

15, rue des Chapeliers 22300 Lannion
Tél. 02 96 37 40 53 Fax 02 96 46 56 76
E-mail : librairie.gwalarn@wanadoo.fr

LE GRAIN DES MOTS

13, boulevard du Jeu-de-Paume 34000 Montpellier
Tél. 04 67 60 82 38 Fax 04 67 62 82 91
E-mail : info@legraindesmots.com

LUCIOLES

13, place du Palais 38200 Vienne
Tél. 04 74 85 53 08 Fax 04 74 85 27 52
E-mail : lucioles@free.fr

MAUPETIT

142-144, La Canebière 13001 Marseille
Tél. 04 91 36 50 50 Fax 04 91 36 50 79
E-mail : maupetit@wanadoo.fr

LE MERLE MOQUEUR

37, rue de Bagnolet 75020 Paris
Tél. 01 40 09 08 80 Fax 01 40 09 86 60
E-mail : mailing@lemerlemoqueur.fr
Site Internet : www.lemerlemoqueur.fr

MILLEPAGES

174, rue de Fontenay 94300 Vincennes
Tél. 01 43 28 04 15 Fax 01 43 74 44 13
E-mail : millepages@wanadoo.fr

MILLEPAGES JEUNESSE

127, rue de Fontenay 94300 Vincennes
Tél. 01 43 28 84 30 Fax 01 43 28 71 77
E-mail : millepajeunesse@wanadoo.fr

MILLEPAGES BD ET DISQUES

133, rue de Fontenay
94300 Vincennes
Tél. 01 43 28 04 50 Fax 01 43 28 04 54

LES MOTS PASSANTS

2, rue du Moutier 93300 Aubervilliers
Tél./Fax 01 48 34 58 12

L'ODEUR DU TEMPS

35, rue Pavillon 13001 Marseille
Tél. 04 91 54 81 56 Fax 04 91 55 59 64
E-mail : lib-temps@free.fr

QUAI DES BRUMES

35, quai des Bateliers 67000 Strasbourg
Tél. 03 88 35 32 84 Fax 03 88 25 14 45
E-mail : quaidesbrumes@club-internet.fr

LA RÉSERVE

14, rue Henri-Rivière 78200 Mantes-la-Jolie
Tél. 01 30 94 53 23 Fax 01 30 94 18 08
E-mail : librairie.lareserve@wanadoo.fr

LE SCRIBE

115, faubourg Lacapelle 82000 Montauban
Tél. 05 63 63 01 83 Fax 05 63 91 20 08
E-mail : libscribe@aol.com
Site Internet : www.lescribe.com

LES SIGNES

5-7, rue des Domeliers 60200 Compiègne
Tél. 03 44 38 10 18 Fax 03 44 38 10 21

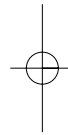
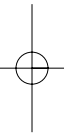
LE SQUARE (L'UNIVERSITÉ)
2, place Docteur-Léon-Martin 38000 Grenoble
Tél. 04 76 46 61 63 Fax 04 76 46 14 59
E-mail : libsquar@club-internet.fr

VENT D'OUEST
5, place du Bon-Pasteur 44000 Nantes
Tél. 02 40 48 64 81 Fax 02 40 47 62 18
E-mail : librairie.vent.douest@wanadoo.fr

VENT D'OUEST AU LIEU UNIQUE
2, rue de la Biscuiterie 44000 Nantes
Tél. 02 40 47 64 83 Fax 02 40 47 75 34
E-mail : vent.douest-lieu.unique@wanadoo.fr

VOIX AU CHAPITRE
67, rue Jean-Jaurès 44600 Saint-Nazaire
Tél. 02 40 01 95 70 Fax 02 51 76 39 32

Contact Initiales
James Vrignon
61, avenue Secrétan 75019 Paris
Tél. 01 42 40 03 21 Fax 01 42 40 41 98
E-mail : info@initiales.org
Site Internet : www.initiales.org



RÉALISATION : CURSIVES À PARIS
IMPRESSION : CORLET
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2003. N° 63961 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

